

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 101 (1956)  
**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Bulletin bibliographique  
**Autor:** Montfort, M.-H.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 27.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sans entrer dans le détail des mesures que propose le major M.R.W. Burrows, en vue de réorganiser la division d'infanterie britannique, à son avis trop lourde et trop encombrée par ses 3000 véhicules.

Ldy.

---

## Bulletin bibliographique

### Les livres :

**La Pensée Militaire Allemande** par le colonel Eugène Carrias. — Editions des presses universitaires de France, Paris.

L'auteur étudie très pertinemment — en 400 pages d'un texte serré — l'évolution de la pensée militaire allemande des origines à nos jours, en fonction des grands courants de la pensée philosophique allemande. Il se refuse logiquement à les dissocier l'une de l'autre. L'émancipation intellectuelle qui prend corps avec Luther et se poursuit jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle a ses répercussions sur l'esprit du haut commandement prussien. Avec Herder, Kant, Goethe, Schiller, la pensée allemande se confirme et se précise. Les premiers romantiques se réclament des anciennes croyances germaniques et contribuent à donner à la pensée allemande une orientation nouvelle qui accentue une différenciation d'avec celle des autres peuples, amorcée par Luther depuis deux siècles déjà.

La pensée militaire allemande est née avec Frédéric II. Elle n'était jusqu'à lui qu'une vague inspiration des anciennes coutumes germaniques ou qu'une copie de ce qui se faisait à l'étranger. Frédéric II réalisa une œuvre personnelle intelligente, mais qui ne sera pas durable et qu'il ne parvint pas à transmettre à des disciples qui ne comprirent pas, ou mal, ses leçons. La doctrine Frédéricienne s'apparente à celle qui prit naissance au XIX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement à celle de Napoléon. C'est une doctrine dont toute la valeur est fonction de celle de l'exécutant. Là où il y avait une pensée militaire, ses successeurs, en particulier l'Ecole de Potsdam, ne virent que schémas et formules. Ils admirèrent que le facteur dominant de la guerre était le hasard, qui seul, indépendamment de toute valeur des chefs, décidait de la victoire ou de la défaite. Cette décadence intellectuelle, concrétisée par un entraînement des troupes où tout n'était que théâtre et mise en scène, conduisit l'armée prussienne au désastre de Iéna (1806). Sous la botte française, un groupe de patriotes s'attacha alors à relever l'armée vaincue et humiliée. Frédéric-Guillaume III eut la chance de rencontrer Scharnhorst. A peine les pouvoirs lui en eurent-ils été donnés, qu'il entreprit des réformes révolutionnaires dans l'appareil militaire prussien : la carrière d'officier cessa d'être l'apanage de la noblesse, le recrutement de l'armée s'effectua sur

une base nationale, les punitions dégradantes furent supprimées, etc. Scharnhorst appela à ses côtés ses disciples préférés : Gneisenau et Clausewitz. Il s'attacha à réarmer et à réorganiser les troupes, malgré la présence et la surveillance de l'envahisseur, dans des conditions curieusement semblables à celles dans lesquelles devait se trouver Von Seeckt, lorsqu'il fut nommé à la tête de la Reichswehr du traité de Versailles, quelque cent années plus tard. Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz réussirent là où avait échoué Frédéric II. Ils firent œuvre durable, rendant à l'Esprit sa liberté, au chef ses responsabilités et son initiative. Le théoricien de la nouvelle doctrine fut Clausewitz ; ce Clausewitz dont Rüstow a pu dire « qu'il était souvent cité, mais fort peu lu » et « qu'il avait souvent rencontré de ses plus fervents admirateurs qui ne s'étaient pas aperçus que son ouvrage était resté incomplet et qui ne savaient pas même que nous n'avions que la partie stratégique du livre « Vom Kriege ». La théorie de Clausewitz est empreinte d'un réalisme parfois cynique. Sa célèbre définition de la guerre « continuation de la politique » l'amène à la conclusion, très importante pour la compréhension de la pensée militaire allemande, que seule la guerre d'anéantissement permet d'atteindre le but qu'on se propose. Il s'élève avec violence contre les « faux principes » qui font de la guerre une science exacte et invariable, et célèbre avec insistance l'importance trop longtemps négligée des facteurs moraux. Les milieux du Grand Etat-Major prussien hésitent : le niveau des idées de Clausewitz est encore trop élevé pour être accepté et appliqué sans réticence aucune. C'est Moltke qui fera triompher ce point de vue, en le développant encore. Il étendra, en effet, plus largement encore le non-conformisme de Clausewitz, jusque-là confiné dans les spéculations théoriques, au domaine des réalisations pratiques. Ce travail s'effectuera en silence. Très attaché aux problèmes de la méthode de commandement, le maréchal consolidera sa doctrine au fur et à mesure qu'il établira les plans des opérations qu'il propose d'entreprendre en cas de conflit. Pas de solution a priori, pas de cas-type : « A la guerre, il ne faut pas s'astreindre à des règles immuables, mais il faut prendre dans chaque cas particulier, les mesures que comporte la situation ». Ou encore : « Je ne vous propose cette solution qu'à titre d'exemple, et c'est uniquement mon avis personnel que je donne ici. Cela ne veut pas dire que d'autres solutions ne soient pas tout aussi bonnes ». Moltke insiste encore sur la marge d'initiative qui doit être laissée à tout subordonné : « Un ordre doit contenir tout ce que l'inférieur ne peut pas décider de lui-même pour atteindre un but donné, mais rien que cela ». Cette dernière phrase est écrite à une époque où, écrit l'auteur, « dans l'armée française le droit de penser et d'agir sans ordres est dénié à tout subordonné ». Partisan des manœuvres et de l'étude de l'histoire militaire, Moltke écrivait encore : « Il faut que l'étude de l'histoire militaire nous fasse profiter de l'expérience d'autrui. Un autre moyen de parfaire notre instruction nous est offert par la recherche de la solution à faire intervenir dans une situation de guerre fictive, comme nous le faisons en traitant nos thèmes tactiques ». On assiste, après 1870, à une mise au point de la doctrine de Moltke. Schlieffen, qui lui a succédé, développe et modernise l'action de son prédécesseur. Son œuvre se concrétise tout particulièrement par les célèbres plans stratégiques qui portent son nom, et dont le plus célèbre est sans doute la fameuse manœuvre

de débordement du front Belfort-Verdun à travers le Luxembourg et la Belgique aux fins de repousser et d'acculer les armées françaises sur le Jura et la Suisse. Fidèle aux doctrines de Clausewitz, Schlieffen recherche avant tout la bataille d'anéantissement. Avec lui, avec son successeur, le général Moltke, neveu du maréchal, la pensée militaire allemande se dégage définitivement du dogmatisme et s'attache à résoudre avec réalisme les problèmes de la guerre. Elle a remplacé désormais les schémas et les formules par l'initiative du chef dont elle fait l'artisan de la victoire. Elle obéit à la célèbre pensée de Thucydide : « La force de la cité n'est pas dans ses remparts, ni dans ses vaisseaux, mais dans le caractère des hommes ». Le général Moltke avait préparé l'armée à la guerre de 1914. Hindenburg et Ludendorf se voudront disciples de Schlieffen. Leur action dans la recherche de la bataille d'anéantissement marquera une nouvelle étape sur la voie de la guerre totale. Si, en 1918, l'armée allemande s'écroule, la pensée militaire allemande demeure intacte. Ludendorf, en faisant le compte du pourcentage des pertes, démontre orgueilleusement la supériorité du corps des officiers allemands qui ont su éprouver si durement un ennemi, en étant aussi économes du sang de leurs propres troupes. Grâce en grande partie à von Seeckt, qui mettra tout en œuvre pour que suive l'esprit de l'ancienne armée impériale, la défaite n'entamera pas l'esprit de la Reichswehr. Elle le transmettra intact à la Wehrmacht et la doctrine de la guerre d'anéantissement pourra être poussée à l'extrême par un National-Socialisme qui mettra toutes les forces techniques modernes au service de cette idée. La méthode de commandement ne subira aucune modification : pas de schémas — esprit agressif — initiative. Les techniciens de la bataille moderne auront noms Eimannsberger et Guderian.

Terminons cette brève analyse de ce remarquable ouvrage en citant quelques-unes des conclusions du colonel Carrias : « Malgré ses erreurs doctrinales indéniables, et bien qu'elle ait été vaincue en 1918 et en 1945, l'Allemagne avait acquis sur ses adversaires une supériorité qui lui aurait donné la victoire, si elle n'avait eu à lutter que contre le plus fort d'entre eux. Elle a échoué dans la conduite politique de la guerre, puisqu'elle n'a pu éviter la coalition des principales puissances ; par contre, au point de vue militaire, elle n'a pas été intellectuellement dominée. Quoique l'on fasse, les Allemands savent qu'ils ont succombé sous le nombre, rien ne sert de voiler la vérité, et il serait dangereux de le faire, parce qu'on s'abuserait soi-même. Ne pas reconnaître ce fait équivaut à reconnaître, ce qui n'est pas, la supériorité de l'Allemand sur les autres hommes »... « La supériorité militaire de l'Allemagne déclinera le jour où les autres nations accepteront de faire un effort intellectuel et matériel comparable au sien, sans s'embarasser de procédés périmés sous prétexte de rester fidèles aux leçons de l'expérience »... « Le jour où les grandes nations mondiales seront effectivement prêtes à faire prévaloir leur politique, par les armes, si cela est nécessaire, sans délai et avec l'intensité correspondant à leur importance, l'Allemagne dont la supériorité aura disparu de ce fait dans le domaine militaire, sera, soit rendue plus prudente si la voie de la sagesse prédomine chez elle, soit rapidement contrainte à renoncer à une politique d'hégémonie si elle persévère dans sa volonté de domination ».

M.-H. MFT.

**JOFFRE. La victoire du caractère. Général Desmazes.** — Les Nouvelles Editions latines. Paris 1955.

Le nom de Joffre restera durablement lié au « miracle de la Marne », comme celui de Pétain à la « victoire de Verdun ». Pour celui qui a encore la mémoire fraîchement accaparée par l'abondante littérature parue sur les campagnes et batailles de la deuxième guerre mondiale, il est heureux que le livre du Général Desmazes permette un grand retour en arrière et vous reporte à cette époque, pas encore si lointaine, de la première guerre mondiale.

Qu'était Joffre ? Avant tout un caractère, une personnalité particulièrement attachante : un homme à la charpente massive, équilibré, simple, modeste, désintéressé, possédant un grand bon sens, tenace et obstiné ; un homme aussi doué d'un solide appétit et d'un sommeil béni mais qui peut-être, par son côté de cultivateur prudent, manquait parfois aussi de curiosité et d'imagination ; il n'était pas un intellectuel mais un praticien. Quoique d'une vive intelligence, il disait lui-même : « Un grand chef n'a pas besoin d'être très intelligent, il a bien assez de gens intelligents autour de lui, ce qui lui est nécessaire, c'est le caractère et le bon sens. » Ajoutons-y, les qualités morales, et le portrait du vrai chef sera complet.

Né à Rivesaltes (Pyrénées Orientales) le 14 janvier 1852, Polytechnicien en 1870, les premières années de sa carrière militaire se passent en sa qualité d'officier du génie en France et aux colonies (Extrême-Orient, Sénégal, Soudan, Madagascar) où il dirige d'importants travaux de fortification. Dès 1904, il brûle les étapes : Directeur du génie, général de division puis de corps d'armée, Directeur de l'arrière et enfin en 1911, à soixante ans environ, Chef de l'état-major de l'armée, donc généralissime désigné en cas de conflit.

Le récit du Général Desmazes s'étend ensuite longuement sur cette période très courte des prémises de la bataille de la Marne ; Joffre a l'intuition et les renseignements voulus pour se rendre compte à temps de la manœuvre d'enveloppement de son aile gauche recherchée par Moltke. Il constitue à son tour, de bric et de broc, avec toutes les divisions qu'il peut distraire des autres fronts, une masse de manœuvre capable à son tour d'envelopper l'aile droite allemande, opération que lui facilite en partie l'idée préconçue de Kluck, qui lui a fait dire « Ce n'est pas moi qui ai gagné la bataille de la Marne, c'est Kluck qui l'a perdue ». Au moment choisi par Joffre, les armées françaises reprennent l'offensive et permettent ce prestigieux redressement qui, s'il ne se termine pas par une victoire complète, amène cette première usure de l'adversaire qui conduit d'abord à ce qu'on a appelé « la course à la mer » puis à la stabilisation des fronts, à la guerre des tranchées, les grandes offensives menées de part et d'autre ne parvenant jamais à amener la décision.

C'est ensuite, en 1916, la bataille de Verdun, puis, fin 1916, la démission de Joffre acceptée par Poincaré, la période encore féconde et longue de la retraite qui prend fin le 3 janvier 1931 par la mort du grand soldat.

VY.

**Tactique de la guerre atomique.** Lieutenant-colonel F.O.Miksche. Chez Payot, Paris, 1955.

Il est superflu de présenter le lieutenant-colonel Miksche. Auteur connu d'ouvrages qui firent sensation, « Blitzkrieg », « Paratroops »,

cet officier tchécoslovaque, qui avait rallié durant la guerre la France libre du général de Gaulle, fut nommé attaché militaire de son pays à Paris, en 1945. Il démissionnait en 1948, avant le coup d'Etat de Prague et il professe actuellement à l'institut des hautes études militaires de l'armée portugaise.

L'objectif de son livre ? Il le définit lui-même on ne peut plus clairement : *L'objectif principal du présent livre est de démontrer que le caractère général des forces dont nous avons besoin est presque exactement à l'opposé de la politique du « New Look »* (conception occidentale de l'organisation des troupes face au péril atomique).

Et Miksche, l'homme qui plusieurs années à l'avance avait prédit dans « Paratroops » les emplacements de débarquement probables des armées alliées (« Paratroops » était un ouvrage qui avait beaucoup alarmé le haut Commandement allié et trop peu intéressé l'O.K.W. où seul le Führer lui avait accordé le crédit qu'il méritait...), nous livre le fil conducteur d'un raisonnement serré qui l'amène aux conclusions suivantes : les grosses unités blindées et motorisées ne se prêtent aucunement à la guerre atomique. Dépendantes de leurs services arrières, grevées de lourdes servitudes, elles seront vouées à la paralysie dès les premiers jours d'un conflit. *Le défaut est presque partout le manque d'une infanterie rustiquement armée et endurante.*

La guerre atomique a renversé les avantages. Ceux-ci étaient en 1940, époque du « Blitzkrieg », du côté de l'assaillant. Ils sont aujourd'hui du côté du défenseur. L'assaillant est, en effet, à découvert, alors que le défenseur est enterré. L'assaillant est matériellement concentré ; sans cette concentration, il n'est pas de percée possible. Or, dans une guerre atomique, toute concentration est condamnée. Le défenseur peut, lui, être dispersé et ne concentrer que les feux. Une offensive se monte en profondeur. Or, c'est sur la profondeur que l'arme atomique acquiert toute sa valeur. La défense, elle, peut être basée sur un dispositif linéaire, même composé de plusieurs lignes de défenses successives séparées par des intervalles égaux au plus grand *diamètre* du cercle d'efficacité d'une bombe atomique (environ 6 kilomètres).

Le lieutenant-colonel Miksche décrit le schéma de la guerre atomique tel qu'il a été imaginé jusqu'ici : une ou plusieurs bombes atomiques sur des points importants, puis percée en masse des blindés. Et il pose une question : si le défenseur envoie à son tour un ou deux projectiles atomiques sur les arrières, nécessairement concentrés, des divisions blindées, que se passera-t-il ? Il se produira un *arrêt immédiat* de la percée. Pour échapper aux effets des armes atomiques, les deux partis s'enterreront. Et toute nouvelle tentative d'attaque exigeant une impossible concentration des moyens, le retour à la guerre de position, à la guerre de tranchée, apparaîtra comme la nouvelle forme que prendra dès alors le combat atomique. Et ce fut bien cet aspect que prirent les grandes manœuvres atomiques soviétiques de février 1954, en Ukraine...

La décision ? Elle appartiendra à celui des belligérants qui sera parvenu à faire s'écrouler le moral des arrières de son adversaire. Le bombardement, normal ou atomique, prendra une ampleur inaccoutumée. Les fronts eux-mêmes ne seront plus que des barrières destinées à protéger les bases de l'aviation stratégique et l'industrie lourde contre des infiltrations trop considérables.

Et le lieutenant-colonel Miksche, examinant le genre de troupes qui se prêteront le mieux à cette nouvelle forme d'opération, s'élève contre le développement donné aux unités blindées dans les armées occidentales. Il préconise le retour à une infanterie solide et nombreuse, la diminution de la motorisation, le retour partiel aux chevaux, particulièrement pour ce qui a trait aux armes lourdes du bataillon. « *Pour le moment, écrit-il, les puissances occidentales fondent leur stratégie sur des bombes qui sont trop grosses et sur des armées qui sont trop petites, alors que l'Est possède les deux : les grosses bombes et les grandes armées* ». Et il résume : « *Il est dangereux de fixer son attention trop exclusivement sur la brève période des batailles d'ouverture et d'arrêter, en fonction de celles-ci, l'organisation et la tactique des armées sans tenir suffisamment compte de ce qui peut se produire ultérieurement. Pour un pays dont l'armée active est faible, il peut être avantageux d'éviter complètement la guerre de mouvement au premier stade pour adopter une attitude purement défensive, afin de repousser une invasion à partir des abris sûrs d'une sorte de ligne Maginot atomique* ».

M.-H. Mft.

---